





LES CHRONIQUES DE  
WILLIAM LOYSAND,  
OU LE RÉCIT D'UN ARTISTE DÉCHU



KEVIN DESFONTAINES

LES CHRONIQUES DE  
**WILLIAM LOYSAND**  
OU LE RÉCIT D'UN ARTISTE DÉCHU

*Premier roman*

Éditions indépendantes



« Un roman très réussi pour les raisons suivantes : l'auteur sait nous faire languir, nous rendre accro à l'histoire avec des personnages attachants qui ont, généralement, un passé compliqué et bien particulier. Il nous dépeint ses personnages à travers les pouvoirs de son écriture hors norme et de son sens du récit très particulier.

J'ai parfois eu peur que l'auteur ne s'éloigne un peu trop de la période qu'il a choisie : la ségrégation. Et étant dans une période où cette situation n'existe plus – ou presque plus –, il était presque normal qu'il ne sache pas correctement comment s'inscrire dans le contexte – malgré l'accès, de nos jours, à un monticule d'informations sur l'Histoire. Seulement voilà, même s'il semblait se détourner de son thème, il se rattrapait à chaque fois, à mesure que l'intrigue se déroulait. Ceci nous poussant à poursuivre la lecture sans jamais vouloir s'arrêter.

Si je devais approfondir un peu plus sur l'histoire d'amour, je dirais qu'elle est très prenante. Au premier abord, nous pourrions penser que tout est beaucoup trop simple pour eux – assez paradoxal avec la situation de William, vous verrez –, mais tout se complique de plus en plus, en crescendo, sans réelle fin, finalement, et c'est très addictif.

Ce roman de genre polymorphique est une perle ; un nid de sensations diverses et variées, tranchant tantôt vers l'indignation, tantôt vers la pitié, tantôt vers l'humour. L'auteur ne nous laisse jamais le temps de reposer le pied, de retomber sur terre.

C'est donc, je le pense sincèrement, les débuts d'un grand auteur que nous pourrions distinguer dans peu de temps. »

Stessy Boucault, étudiante – et première lectrice des *chroniques de William Loysand*, ou le récit d'un artiste déchu.





## Prologue

Il y a parfois des choses qui dépassent et bouleversent les limites de l'entendement. Et chercher à les comprendre de manière rationnelle ou à les vulgariser de telle sorte qu'elles ne soient que banalités relève de l'impossibilité. C'est certainement un jugement trop hâtif et simplet, mais surtout vrai. Je ne demande qu'à être contredit.

L'amour est l'une de ces choses. *Elle* occupait la première place. Qui put la comprendre, un jour ? Qui put la sauver de son destin inéluctable ? Personne. Parce que personne ne fut apte à passer outre les barrières de la rationalité. C'est là la plus grande tare de l'humanité. On rejette constamment ce que l'on peine à comprendre. On jette dans l'oubli cette case susceptible de menacer le brio de l'intelligence humaine réputée comme étant sans aucune limite.



## Chapitre 1

Les rayons lumineux, chauds et réconfortants du soleil irradiaient dans sa longue chevelure blonde déversée sur l'étendue de la pelouse fraîchement coupée. Elle demeurait les yeux fermés, un sourire calme dessiné sur la courbure de ses lèvres pendant que mon pouce caressait machinalement sa joue délicate. Elle ne bougeait plus depuis quelques minutes, maintenant, endormie par mes caresses. Elle adorait encore qu'on passe du temps ici, allongés dans l'herbe de l'immensité du jardin, au milieu d'hectares de végétation. Chaque après-midi depuis que les beaux jours d'été avaient point. Exactement à l'endroit où nous nous étions rencontrés. Comme un hommage. Nous restions jusqu'au coucher du soleil pour écouter les mouvements légers des vagues du lac provoqués par les brises de vent, et elle souriait. Elle se levait ensuite en chassant les brins d'herbes pris dans les mailles de sa robe, attrapait ma main et m'emmenait au lac. Nous ne rentrions qu'une fois la nuit complètement tombée.

Les choses avaient changé depuis ces dernières semaines alors que les feuilles des érables et du saule ternissaient à peine. Rosalyn se levait au milieu de l'après-midi et fuyait de plus en plus la lumière pour s'enfermer dans les pièces sombres de la Résidence Yawning. Je comptais à chaque fois les minutes avant qu'elle ne décide de partir. Parfois, Rosalyn s'en allait sans même me prévenir. Tout dépendait de son humeur du moment.

— Tu es mon mystère, soufflai-je en la couvant du regard. On ne pourra rien changer à cela.

Mais je l'aimais tellement. Peut-être plus que moi-même. Son sourire se renforça, et elle porta ses mains à mon torse pour y dessiner de grands cercles imaginaires qu'elle seule était en mesure de voir.

— Tu peux ouvrir les yeux, Rosalyn, murmurai-je. Ne te prive pas de la réalité.

Ses paupières s'ouvrirent à demi, libérant le trésor d'azur éclatant qui s'y cachait, et bientôt ses prunelles, folles, se posèrent sur les miennes. L'expression qu'elle laissait apparaître sur les traits délicieux de son visage n'était pas la même que dans son regard. Là-bas, tout était de ténèbres. Et les défenses qu'elle s'était efforcée d'ériger tout autour d'elle n'existaient pas. J'avais l'impression de la découvrir à nouveau et d'être enfin en osmose avec son âme. Ce qui me manquait affreusement depuis un certain temps. Je déglutis, surpris. J'avais enfin une preuve de la douleur qu'elle ressentait, malgré tout. Ses sourcils se froncèrent légèrement, mais elle ne dit rien. Comme à son habitude. Rosalyn s'était arrêtée de parler du jour au lendemain alors qu'elle m'avait accoutumé à ses tirades dithyrambiques.

Je redoublai mes caresses sur ses joues et déposai un baiser au sommet de son front. Rosalyn ferma à nouveau les yeux.

— S'il te plaît, Rosalyn...

Je pris une grande quantité de souffle comme ma voix disparaissait progressivement en un souffle inaudible.

— Dis quelque chose. Je t'en prie. J'aimerais tellement pouvoir t'aider.

Rosalyn ferma les yeux derechef et s'assoupit subitement. Je me redressai et m'assis sans la quitter du regard. J'avais l'impression que l'ignorer une seconde suffirait à la faire disparaître. Elle était tellement fragile. Puis, convaincue qu'elle ne se relèverait pas avant demain matin, je la pris dans mes bras et l'emmenai dans sa chambre. Je libérai un bras pour ouvrir son lit, et la déposai au milieu de ses draps. Elle paraissait tellement menue dans ce grand lit. Je me sentais tellement inutile quand je n'étais pas en mesure de l'aider. C'était effroyable. J'ouvris la fenêtre et débloquai les volets pour les tirer à moi. Je les fermai simplement de l'intérieur, sans les attacher, à l'espagnolette.

En soupirant, je traversai la chambre à grands pas et m'installai sur la chaise de mon bureau. Tous les nerfs de mon corps étaient tendus comme des cordes de violon. J'allumai la lampe et

me plongeai dans les premières lignes de mon journal quand ma vie avec Rosalyn n'était pas encore un tissu de frustration.



# Première Partie

## 16 Février 1964

### Prologue

Les bougies des lustres majestueux resplendissaient au-dessus des tables rondes nappées et merveilleusement décorées où applaudissaient des gens élégants aux visages rayonnants. J'applaudis dans le calme, un sourire réservé aux lèvres. Inutile de faire une tonne de bruit quand j'avais été volontairement placé dans l'ombre, quand la nappe qui recouvrait ma table était taché et rapiécée à de nombreux endroits et quand mon assiette, mes couverts et mon verre en plastique jetable étaient les uniques décorations.

Le calme se rétablit quand l'artiste quitta la scène.

Ce n'était pas donné aux gens comme moi de participer à ce type de soirées extra-raffinées où tout le monde rigolait avec modération et retenue. Nous n'avions ni le charisme, ni les « papilles gustatives » adéquats, selon certains. Très souvent, nous les redoutions, ces galas – ou peu importe comment on les appelait. La plupart des conversations tournaient généralement autour de nous. De nous tels qu'*eux* nous voyaient, évidemment. Et donc à moins d'être sadomasochiste ou d'aimer le conflit, il était préférable de ne pas y aller, même après invitation.

Mais pourtant j'y étais bien présent, dans un costume qui m'avait valu toutes mes économies. Il incombait que je marque le coup, que je fasse bonne figure, et que je casse cette image du « nègre » qui hantait leurs esprits. Je n'y assistais pas. J'y partici-

pais. Pas en tant que serveur, pas en tant que majordome ou de vigile. Non, en tant qu'artiste.

Uniquement des serveuses noires en tabliers salis venaient me servir, et seulement les fonds de marmite. Je n'avais pas le droit au champagne, aux petits-fours et aux toasts, aux vins rosés et rouges, aux mets trop délicats ou à la belle présentation des desserts, mais au diable les détails. C'était déjà un privilège d'être ici, et surtout d'être reconnu pour mes valeurs outre la barrière conditionnelle et existentielle que constituait l'ébène de ma peau.

Je pris une grande goulée d'air et me répétei les paroles de ma chanson à voix basse.

Une seconde artiste fit son entrée sur scène. Elle n'avait pas besoin de se présenter. Tout le monde lui souriait à s'en déboîter les mâchoires et criait quelque chose que je n'entendais pas d'où j'étais. Certainement son prénom. Puis elle commença à chanter. Captivé, j'écoutais attentivement, le regard plein d'étoiles, en balançant légèrement et lentement la tête au gré de sa voix douce et éraillée. Il ne m'était pas autorisé de dévisager cette jeune femme ainsi, mais je ne pouvais m'en empêcher. Aussi vérifiai-je de temps à autre que personne n'apercevait ce regard admiratif qu'elle m'arrachait involontairement. Elle m'intriguait.

Son corps, immobile sur la scène, était gracieux dans une somptueuse longue robe noire ample à partir de la taille. Ses épaules et ses bras demeuraient nus. Et son visage, partiellement caché par ce masque que je devinais en velours avec les effets que lui donnaient la lumière tamisée sur la scène, prenaient les accents les plus harmonieux qu'il m'eût été donné d'observer. Elle était de ce type de beauté glaciale et onirique qu'on ne pourrait rencontrer qu'à travers un écran.

J'attrapai le bras de la serveuse qui venait me débarrasser sans quitter la jeune femme du regard.

— Qui est-ce ? marmonnai-je. Qui est cette fille ?

— Quelqu'un que vous n'avez pas droit d'apprécier au titre que vous envisagez. Monsieur Loysand, dois-je vous rappeler que vous...



— Je sais que je suis noir, madame. Répondez seulement à ma question.

Je l'entendis déglutir, comme si cela lui demandait une trop grande quantité d'effort. Ses muscles se tendirent.

— Nyl. La petite favorite des théâtres de Broadway  
Je lui fis un signe de tête et elle partit à toute hâte.

— ... I want to wake up in the city that never sleeps  
Find I'm queen of the vale,  
Queen of his arms and of his smiles.

I'll start all over again  
In my old New York.  
And in the nape of his neck, him whispering to me  
I'm the most beautiful.  
But I'm still waiting for you to occur.

You, my New York,  
I want to wake up in the city that never sleeps,  
Being a woman with all my dreams fulfilled,  
Queen of the vale, of your arms and your smiles.  
A woman fulfilled in New York.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> « Je veux me réveiller dans la ville qui ne dort jamais  
Me retrouver reine de la vallée,  
Reine de ses bras et de ses sourires.

Je recommencerais à zéro  
Dans ce bon vieux New York  
Et dans le creux de son cou, lui me murmurant  
Que je suis la plus belle.  
Mais je t'attends, toi qui ne viens pas

Toi, mon New York  
Je veux me réveiller dans la ville qui ne dort jamais  
Être une femme comblée aux désirs entièrement assouvis  
Reine de la vallée, de tes bras et de tes sourires.  
Une femme comblée à New York. »

Je demeurai là, captivé, émerveillé.

## **C h a p i t r e I**

# *L a c h u t e*

## **W i l l i a m**

À l'écart, assis sur un des nombreux bancs violets de l'université, je patientai en silence, saluant à plusieurs reprises les visages qui m'étaient plus ou moins familiers.

Après un an et demi d'études dans cette université, je ne m'étais toujours pas fait d'amis. On me fuyait comme la peste. Peut-être le problème venait-il de moi et de mon envie non plus folle mais obsessionnelle de réussir plus *et* plus vite que les autres – en dépit de l'obstacle que constituait ma couleur – ; autres, dans cette classe, qui avaient pour la plupart les mêmes rêves que moi.

Adam, mon frère, arriva du bout du couloir en secouant un journal dans les airs pour me saluer. Il souriait à s'en déchirer les joues. Perdu dans mes pensées, j'oubliai de lui répondre.

(J'oubliais : Adam, dix-huit ans, un mètre quatre vingt, blond-châtain, yeux vert-céladon, le teint bronzé. Bref, mon frère.)

Il se laissa tomber à côté de moi et colla quasiment le journal sur mes yeux.

— J'ai deux bonnes nouvelles !

Une question restait sans réponse à chaque fois que je me la posais : si Adam réussissait avant et mieux que moi, qu'en serait-il de notre fraternité ? Comment allais-je réagir ?

— Edith Piaf n'est pas morte ?

— Tu ne t'en es toujours pas remis. Non !

— Les Supremes se sont séparées ?

Il tourna les pages du journal et me montra une photographie de moi sur scène à ce fameux gala.

— Tu vas être une star ! Lis un peu ce qui est dit !

Je ne pus m'empêcher de penser à Nyl. Sa voix résonnait encore dans ma tête.

— « Une révélation », « un talent très prometteur », « la future vedette noire ». Bon j'aime moins la dernière, mais quand même ! C'est le *Broadway Journal*, bro !

— Tu aurais dû venir avec moi.

— Et la deuxième bonne nouvelle ! Ça, c'est un cadeau tombé du ciel !

Je lui pris le journal des mains, cette fois-ci. Je jetai un coup d'œil à l'encart publicitaire qu'il avait colorié, surligné et entouré. C'était un appel à candidature pour auditionner pour l'ensemble de *Funny Girl*, la pièce dans laquelle jouait mon idole incontestée, Barbra Streisand. Je me marierais avec elle si cela m'était possible – si ma couleur me le permettait.

Je fronçai les sourcils, un peu abasourdi par la nouvelle. Mes pensées se confondaient. J'étais incapable de dire quelque chose de cohérent. Je souris. C'était beaucoup plus facile, pour l'instant.

— Minute, je connais cette expression ! Ces yeux vides, ce petit sourire mi-content mi-choqué. Ne me dis surtout pas que tu ne veux pas auditionner, William.

— Je...

J'avais trop peur pour faire cela, pour le moment. Je ne me sentais pas prêt du tout. Adam leva les yeux au ciel avant de m'attraper par le col et de me secouer. Tout le monde nous regardait. C'était un peu gênant. Si aucun d'eux ne savaient que nous étions frères, ils penseraient certainement qu'il me menaçait.

J'enlevai en vitesse ses mains de sur moi et arrangeai mon pull.

— Tu as énormément de talent ! dit-il d'une voix qui se voulait basse mais que tout le monde pouvait entendre.

— Je ne suis pas prêt à...

— À quoi ? À auditionner ? Mais c'est ton rêve, imbécile !

— Je sais.

— Alors c'est quoi le problème ?

Je soupirai. C'était pourtant évident.

*Explique-lui que les NÈGRES n'ont pas leur place dans des productions faites pour les blancs. Je n'attends que ça*, murmura Wallerand, depuis mon inconscient.

Je fronçai le nez avec une envie folle de pouvoir lui envoyer mon poing dans la figure. Il avait le don de m'énervier.

*Dégage, toi*, éructai-je. *Tu es bien plus intéressant lorsque tu ne te manifestes pas. Au moins, j'ai l'impression que tu n'existes pas.*

*Oh, touché !* ironisa-t-il. *Encore un peu et tu me blessais.*

Aussi compliqué que cela en avait l'air, je vivais avec un trouble de la personnalité – ou un double maléfique, quelque chose qui était en mesure de discuter avec moi dans le seul but de me tourmenter. Et j'étais sûr de ne pas être fou. Je savais qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas du tout chez moi. Et j'ignorais pourquoi, exactement. Ne pas se poser de question et nier la réalité était devenu le remède.

— Ça va ? me demanda Adam. T'es tout bizarre, d'un coup.

Je me mordis la lèvre et opinai du chef. Personne n'était au courant de ce qui se passait dans ma tête. Hors de question de le dire à qui que ce soit. Et puis qui me croirait, après tout ?

Je forçai un sourire.

— Tout va bien.

Adam me dévisagea, suspicieux.

— Ça va, je te dis, insistai-je en détournant le regard pour couper court à la conversation.

— J'ai pas envie de te croire. Je ne suis pas aussi intelligent que toi, mais je ne suis pas complètement stupide non plus. Je sais reconnaître quand tu vas bien et quand tu ne vas pas bien.

L'idée que j'allais écouter le « précieux conseil » de Wallerand me retournait l'estomac, mais je n'avais plus tellement le choix.

— Bien. Adam... je suis noir !

Quelques personnes se retournèrent dans notre direction. Adam haussa une épaule, secoua la tête.

— Tu vois, c'est ce que j'aime pas avec toi. Tu crois vraiment que je suis un gros con !

— C'est pas ce que je voulais dire, idiot.

— Tu continues ?

— Mais non ! Ce que je veux dire, c'est que ton annonce ne concerne que les blancs. Pas les noirs.

— Désolé, mais j'ai jamais vu écrit quelque part dans un journal « Negro News » ou « White people news ».

— Tu mens.

— Bon d'accord. Mais... mais le journal que j'ai pris était dans un kiosque, et le vendeur était noir !

— Normal, c'est un des seuls métiers qu'on peut faire.

— Bah écoute, William, si c'est comme ça que tu penses, retourne à la Nouvelle-Orléans. Tu n'as rien à faire ici.

J'étais pessimiste, mais il fallait être réaliste. Oui j'avais des rêves, oui j'avais du talent, mais je ne devais en aucun cas oublier que j'étais en occultant tous les risques que ce que je voulais impliquait.

— Cette audition, tu dois absolument la passer. On verra que tu as du talent. Et même si tu étais blanc ou jaune ou bleu, on l'entendrait parce que c'est aussi logique qu'un coucher de soleil. Tu as du talent, frerot !

Il me laissa quelques secondes de répit.

— Ça m'a épuisé, tout ce raisonnement. Je crois que je ne pourrais jamais être intelligent. Parlons de quelque chose de beaucoup moins raisonnable, mais de beaucoup plus intéressant. Devine ce que j'ai fait hier soir ? me suggéra-t-il après un temps.

Je secouai la tête, amusé.

— Elle avait de ces formes... J'aurais peut-être dû la garder, celle-là.

— Une blonde ? demandai-je en souriant vaguement.

Ce qui était le plus étonnant, dans cette histoire, c'était que le sujet ne s'essouffait jamais. Et pourtant, j'en avais déjà entendu beaucoup, de récits de ses aventures nocturnes – ou diurne ; cela dépendait de son emploi du temps. Chaque fois – le matin, généralement –, il revenait avec une nouvelle histoire, avec des dé-

tails plus ou moins pertinents. Mais je ne pouvais pas lui en vouloir. Il était blond. Heureusement que nous ne vivions plus dans le même appartement. Adam s'était décidé à en prendre un pour épargner mes oreilles chastes au début de cette année. Nos parents n'avaient pas été tellement d'accord car « New York est une grande ville où l'on se perd aisément », mais ils avaient fini par se faire une raison.

Et par nos parents, j'entends *les siens* – biologiquement ; une histoire à dormir debout. Adoption, etc...

— Tu lis dans mes pensées, hein ? Est-ce que tu peux voir la forme de ses...

— Non, l'interrompis-je en riant.

Il s'esclaffa.

— De toute mon expérience, certes mémorable, je crois que les blondes ont été les meilleures. Et de loin. Je ne dis pas ça parce que moi aussi je suis blond. C'est un fait avéré, tout simplement. Elles sont les plus plantureuses et elles sont bêtes comme leurs pieds. Je n'ai pas eu besoin de lui faire miroiter des trucs, à celle de ce matin, alors que Dieu seul sait à quel point les filles sont pleurnichardes et aiment parler d'avenir après un bon coup. Elle s'est tirée. Peut-être que je lui ai donnée tout ce qu'un mari pourrait lui donner en vingt ans.

Je ris, exténué par sa bêtise.

— Ou bien peut-être qu'elle n'a pas été satisfaite du tout et qu'elle a été tellement dégoûtée, qu'elle a préféré éviter de te parler au réveil, persiflai-je. Tu puais peut-être du bec.

Ses sourcils se froncèrent et une moue incertaine s'installa sur ses traits autrefois submergés par une assurance outre mesure.

— T'es quand même une sacrée pourriture. Comment tu peux me faire aussi mal avec une seule phrase ?

— Ça, c'est parce que tu es naïf.

— Parce que je suis blond. Je suis peut-être comme les filles qui passent dans mon lit.

— Arrête de généraliser. Les blondes ne sont pas toutes aussi stupides que celles que tu fréquentes.

Il désapprouva en secouant le menton.

- Tu veux peut-être parier ?
- Pourquoi ? Je sais que j'ai raison.
- Je veux te ridiculiser. Pour une fois, j'ai l'impression d'être plus intelligent que toi. Je pourrais même te faire une démonstration scientifique.
- Va pour trois cent dollars, misai-je.
- Allez ! Tu dois me ramener une blonde qui a un cerveau plus gros qu'un pois chiche. Si ce n'est pas déjà trop te demander.
- Et comment je suis supposé faire quand je ne fréquente plus que l'université et le bar ?
- Laisse tomber le bar. Les filles que tu trouveras là-bas seront toutes éméchées. Peut-être l'université. Et encore.
- Mouais.
- J'observai attentivement toutes les blondes de notre classe. Elles n'avaient pas l'air aussi stupide que cela, pourtant.
- Alors qu'est-ce que tu as fait hier soir ? Je te l'ai dit, moi. Pas toi.
- J'ai essayé de revenir à la réalité en arrêtant de penser à la soirée de l'autre fois.
- Je devais lui parler de Nyl.
- Adam, t'as déjà été amoureux ? Je veux dire... sérieusement. Tu as déjà éprouvé quelque chose de... fort pour... pour une fille que tu ne connaissais pas tellement que ça ?
- Adam tira une moue déconcertée.
- C'est possible, mais je ne me souviens plus vraiment. Tu sais vingt minutes c'est pas si court que ça. Alors imagine quand ça dure plus d'une heure...
- Non, le coupai-je. Non, je ne te parlais pas de ça. Est-ce que tu as déjà ressenti l'amour, le sentiment ? Celui que tu subis et que tu ne vas pas *chercher* comme dans une de tes activités ?
- Je ne cherche pas du tout l'amour, mais la jouissance, déjà. C'est différent. Même pour ça je pourrais te faire une démonstration scientifique.



— C'est pas de ça que je veux parler Adam. Sérieusement. L'amour, avec un grand A pour quelqu'un que tu ne connais pas. Pour ma part, pour quelqu'un que je n'ai jamais *réellement* vu.

Il fronça les sourcils.

— Tu m'inquiètes.

Je ris brièvement.

— Si tu avais été là, que tu l'avais vue sur scène... Elle était incroyable.

— Qui ?

Son visage – à demi couvert – m'apparut en flashes. Je souris.

— Nyl.

— Est-ce que c'est son vrai prénom ? C'est pas pour me moquer, mais ça craint un peu de s'appeler comme ça.

— C'est un nom de scène, idiot.

Je lâchai l'affaire avec cette histoire. Il n'était vraisemblablement pas apte à me renseigner sur cette question qui me taraudait. Personne ne le pourrait à New York.

— Bref, j'ai travaillé un peu sur mon musical.

Les étudiants entrèrent dans la salle. Je me levai et suivis le mouvement, attrapant d'une main un des tracts qu'on continuait à distribuer à quelques mois des derniers partiels. « Rejoignez la comédie musicale ! » disait l'en-tête. Je revins sur mes pas, les yeux braqués sur le feuillet de publicité.

— Excuse-moi, interpellai-je l'élève, qui me l'avait donné, – avec beaucoup de respect et de retenue. Je suis William Loy-sand.

— Bonjour, me salua-t-il avec un éclair d'émerveillement dans le regard.

La journée n'avait pas dû être très fructueuse pour lui. Les clubs étaient très mal vus par les élèves, à l'université, contrairement au lycée où les élèves en raffolaient pour faire déborder leur C.V, pour ensuite être accepté plus facilement dans l'école qu'ils désiraient. J'avais d'ailleurs fait, un jour, parti de ce type d'élèves.

Il me présenta sa main, que je serrai de suite.

— Paul Holly. Je suis en troisième année d'arts dramatiques.

— Moi en deuxième. En fait, je crois que... enfin, ça m'intéresserait de faire partie de cette comédie musicale.

Il opina du chef, tira un énorme calepin de son sac et un stylo.

— Écris ton nom, ton prénom, ton adresse et ton numéro de téléphone.

— Je n'en ai pas, mentis-je.

Hors de question que des inconnus m'appellent. Paul Holly était très sympa, mais je ne le connaissais pas vraiment... pour ne pas dire pas du tout.

— Alors seulement ton adresse. Ça suffira.

J'ouvris le calepin et découvris peut-être une cinquantaine de noms. L'expression de Paul en me voyant témoignait seulement du fait qu'il était content qu'une nouvelle personne se joigne à sa comédie musicale.

— J' imagine que tu seras le réalisateur.

— Et le scénariste, renchérit-il non sans fierté.

Je hochai la tête et inscrivis mon nom en bas de la liste.

— Les auditions ont déjà commencé. Tu peux venir tout à l'heure ou plus tard, si tu veux. Je suis à l'auditorium B2 toute la journée.

— D'accord. Merci. Et au fait, quels sont les rôles ?

Je lui rendis le calepin et le stylo.

— En fait, c'est une adaptation futuriste de *My Fair Lady*. J'ai gardé les mêmes rôles. Tu peux auditionner pour tous les rôles masculins, dont Henry Higgins.

— D'accord. Merci encore.

Je revins sur mes pas et entrai dans la salle. C'était stupide... J'avais refusé d'auditionner pour *Funny Girl* au détriment d'une « adaptation futuriste de *My Fair Lady* » certainement ringarde. Où était la logique ?

Les étudiants étaient déjà installés sur les chaises disposées en rond. Ce qui faisait que je n'échappai à quasiment aucun regard. Je refermai doucement la porte derrière-moi et me hâtai de rejoindre ma place, à côté d'Adam.

— Vous êtes en retard, Loysand, dit Mr Hopkinson qui m'avait suivi du regard depuis mon entrée.

Je lui adressai un hochement de tête timide. Comme si je n'étais pas déjà au courant.

Pendant une heure et demie du cours, je pensai à ce que je pouvais interpréter pour mon audition. J'avais choisi de la passer tout de suite après ce cours.

— Monsieur Loysand ? me tira Mr Hopkinson de mes songes.

— Oui ?

— Que pensez-vous de la pièce de Shakespeare ?

— La quelle ?

— *Songe d'une nuit d'été*, la pièce que nous étudions depuis trois semaines et demi.

Et pourtant je n'en avais pas le moindre souvenir. Wallerand ricana depuis les tréfonds de mon esprit.

Je me passai une main sur les yeux pour me réveiller, me redressai sur ma chaise, cherchant quelque chose de pas trop bête à répondre.

— Je pense que... cette pièce est un des chefs d'œuvre de cet auteur.

— Mais encore ?

— C'est tout.

— C'est déjà la deuxième mauvaise note que vous obtenez aux partiels, résonna la voix de Mr Hopkinson. Il va falloir vous mettre sérieusement au travail ou reconsidérer votre entrée dans cette classe. Vous n'êtes peut-être pas fait pour le métier que vous envisagez.

J'entendis à nouveau le rire vicieux de Wallerand.

*On dirait que tu n'es pas aussi bon que tu le prétends*, siffla-t-il.

Hopkinson fouilla dans son sac et en sortit une feuille volante qu'il m'apporta.

— Je suis désolé, dis-je à voix basse.

C'était la seule chose que j'avais trouvé à dire. J'aurais pu m'abstenir.

— Non, *je* suis désolé que vous ayez fait de mauvais choix pour votre futur et que ce soit seulement après un an et demi qu'on vous le fasse comprendre.

— Bon, vous avez fini de vous acharner sur moi, là ? J'ai compris que j'étais mauvais. Pas besoin de me le rappeler quarante mille fois.

— J'essaie seulement de discuter avec vous, Loysand. L'insolence ne résoudra en rien votre cas.

— Vous essayez de m'humilier, nuance.

C'était très clair.

— Pardon ? s'offusqua-t-il avec un air embarrassé.

*J'adore*, commenta Wallerand. *Si tu pouvais être aussi cool tous les jours, ça m'arrangerait les choses.*

— Si vous vouliez uniquement discuter avec moi, vous m'auriez pris à part. Là, vous vouliez simplement que tout le monde soit au courant de mes notes et de vos impressions.

— N'importe quoi...

— Vous n'êtes pas le premier à vouloir me jeter de cette université. Peut-être que la raison est aussi simple qu'elle en a l'air.

Il réajusta ses lunettes et croisa les bras.

— Et quelle est-elle ?

— Je suis la dernière tache qu'il faut éliminer du manteau en fourrure immaculé. Tout simplement.

Étrangement, les noirs étaient tous virés un à un pour des raisons que tout le monde ignoraient. J'étais le dernier.

Hopkinson resta sans voix, figé dans une expression perplexe.

*À mon avis...*

*Je me moque de ton avis*, rétorquai-je.

*Non*, répliqua-t-il à son tour. *Je veux que tu répètes après moi : « C'est parce que je suis nègre ».* À toi.

Je fermai les yeux.

*Qu'est-ce que tu ne comprends pas dans « dégage » ? La situation est déjà assez délicate pour que t'y ajoutes ton grain de sel, non ?*

*Oh, mais c'est là tout l'intérêt. Je ne t'aime pas beaucoup, alors autant te le montrer.*

— Je vous conseille de peser vos mots, Loysand. Vous ne pourrez pas ressortir cette excuse à chaque fois qu'on vous contrariera.

— Alors...

— Vous me rendrez demain une dissertation sur le sujet que vous venez tout juste d'aborder pour comprendre la gravité et la gratuité de vos propos. Ce dont vous m'accusez, jeune homme, c'est très grave. Ce n'est pas un sujet à prendre à la légère, et j'ai plutôt l'impression que vous ne l'avez pas encore compris, ça.

Bien sûr que j'en étais conscient, mais de nos jours, qui respectait quoi que ce soit ? Les lois étaient littéralement faites pour être transgressées, alors pourquoi ne pas douter ? Depuis quand parlait-on de ce Civil Right Act ? Il était même en passe d'être signé, et pourtant, personne ne le respectait !

— Interdiction d'utiliser Martin Luther King comme référent. J'aimerais que vous discutiez de ce propos par vos propres mots pour me prouver à quel point j'ai été injuste.

*Il t'attaque William. Tu ne peux pas te laisser faire ! Montre-lui de quel bois tu te chauffes pour qu'il la boucle ! Je peux t'y aider, si tu veux !*

Je fermai les yeux, lui imposai tous les obstacles à mon esprit. Sa voix m'angoissait encore plus que la situation. Je repris donc après le temps que je m'étais accordé pour fixer mes problèmes... psychologiques :

— Je suis désolé, mais je travaille. Mes notes ne sont pas relatives à ce que je suis capable de faire mais à vous et à tout ce que vous n'avez pas pu acquérir. Vous vous vengez sur moi parce que vous savez que j'ai du talent, et que je suis la bonne cible. Pourquoi un noir réussirait-il mieux que vous ? *De quel droit ?*

— Je vous demande pardon ? Loysand, écoute...

— Vous êtes professeur parce que vous n'avez pas réussi à percer dans le milieu.

J'étais persuadé que Wallerand avait dicté chacune de mes paroles dans le seul but de me nuire. C'était son domaine : me faire du mal. Ce dernier, qui en profita de ma faiblesse, me dépoussa de mon propre corps, aussi absurde que cela parût, et s'empessa de prononcer « Broadway » sur un ton à la fois menaçant et moqueur. En vitesse, lorsque je revins à moi, je plaquai mes mains devant ma bouche. Même si je l'avais pensé, je n'avais jamais eu l'idée de le lui cracher à la figure. Le rire de mon double résonna dans mes oreilles.

*Victoire, victoire, souffla-t-il. Tu es faible, mon frère. Et tu ferais mieux de me donner la place avant qu'on ne te marche dessus.*

Le silence devenait lourd et pénible.

*Regarde comment tous ces gens te méprisent. Ils ne t'aiment pas parce que personne ne t'aime et ne devrait le faire. Insultes-les de toutes tes forces. Brûle-les !*

Je compris que le professeur m'avait parlé, à l'expression féroce de son visage. Mais je n'entendais plus, assourdi par les paroles incisives de Wallerand. Il ne s'arrêtait plus. Il voulait me tourmenter. Il profitait de ma faiblesse.

— Ta gueule ! hurlai-je.

Hopkinson pointa la porte du doigt.

— Voilà que maintenant nous sommes deux, dit-il, un sourire empoisonné coincé sur le coin de ses lèvres minces. Sauf que votre avenir à vous se résume au manque et à l'insalubrité. Même pas prof vous finirez. Croyez-moi.

*On dirait que je peux aller me reposer, maintenant. Je suis épuisé... Tout compte fait, je crois qu'il me reste une dernière chose à faire. Petit conseil : toujours soigner ses entrées et ses sorties. Tu n'es pas très doué pour ça, laisse-moi te montrer.*

Et malgré toute la résistance que je lui imposais, il parvint à s'immiscer dans mes muscles, me laissant en arrière-plan, témoin de ses méfaits.

— Vous savez quoi ? dit-il en se retournant avec un regard brutal. Allez-vous faire foutre !

*Je t'en supplie, arrête ! Je ferai tout ce que tu voudras.*

Mais, comme je le faisais si bien, il m'ignora.

— J'en ai assez des différences que vous faites constamment ! Vous pourrez clamer votre impartialité. Elle n'est rien à côté de ce que vous pensez réellement. On vous a appris à détester les gens de couleurs, à les considérer comme des choses et non pas comme des humains. Allez au diable !

Les visages horrifiés et stupéfaits me firent revenir à la raison.

*Bonne nuit, joli cœur*, murmura-t-il en s'effaçant.

— N'espérez pas revenir, articula le professeur après avoir regardé tout autour de lui, embarrassé. Vous avez grillé vos chances pour devenir figurant. Faites des sit-ins, faites-vous gifler, torturer, peu m'importe.

Plus tard, je rentrai, après mon audition, et m'effondrai sur mon canapé déchiré.

J'entrepris de travailler sur la comédie musicale, pour me calmer, mais tout cela sonnait faux. J'avais l'impression de moi-même jouer un rôle éloigné de ce que j'étais.

Je jetai le paquet dans un coin de mon appartement ; les feuilles voletèrent dans les airs et tranchèrent les ténèbres de la pièce.

## **Chapitre II**

### ***Atterrissage***



## William

Après une semaine entière étouffé dans la crasse de mes draps et dans l'obscurité, je m'assis au bord de mon lit, quelque peu étonné par ce silence *complet*. J'observai le fin rai de lumière vagabond, qui persistait à me faire croire que le monde, autour de moi, existait toujours. Quelle absurdité quand j'avais sacrifié le peu de chance que j'avais d'être heureux.

J'embarquai mon manteau et claquai la porte derrière-moi. Direction le bar. Adam m'avait appelé pour boire un verre, mais je devais aussi aller travailler.

Comme d'habitude, mon voisin du palier hurlait sur sa femme et battait ses enfants. Au tout début, je les entendais crier et le supplier d'arrêter. Désormais, ils ne faisaient plus que de gémir sous les coups, et seules des bribes de conversations entre deux me permettaient de comprendre ce qui se tramait.

Une fois, j'avais appelé les services sociaux parce que les bruits me rendaient beaucoup trop mal à l'aise : des cris et des pleurs d'enfants, une femme défigurée qui n'osait plus regarder devant elle pour ne pas qu'on s'aperçoive de ses bleus et de ses blessures toujours béantes. Ils étaient venus à quatre, me semble-t-il, et étaient repartis au même nombre parce que l'homme avait refusé d'ouvrir la porte lorsque ces derniers s'étaient présentés. Le soir même, la femme était venue sonner à ma porte, les yeux brillants et coulants, la voix secouée de spasmes.

— Bonjour, monsieur Loysand, m'avait-elle salué calmement, tentant de me sourire avec sa lèvre supérieure scarifiée.

— Madame Taylor.

Elle avait commencé à tordre ses doigts et baissait de nouveau les yeux.

— Je peux vous aider ?

— Est-ce que... est-ce que vous avez appelé les services sociaux pour nous, ces temps-ci ? m'avait-elle demandé de sa voix n'étant plus qu'un souffle rocailleux.

Je m'étais alors senti mal à l'aise.

— Oui.

— Alors, j'aimerais vous dire que... que mon mari revient tout juste de la guerre, et qu'il a eu des... séquelles au niveau auditif. Ce que vous entendez, c'est... c'est la télé parce qu'il doit l'écouter très... fort.

Elle me mentait, bien évidemment.

— N'appellez plus, s'il vous plaît.

Et elle s'était enfuie sans plus rien dire.

J'obtempérai, ensuite. Par pur respect et par intimidation. Cet homme était noir – comme la plupart des habitants de cet immeuble –, assez jeune, baraqué, couvert de tatouage et venait tout juste de rentrer de la guerre, suite à des blessures importantes. Il arrivait qu'il sorte sur le palier lorsqu'il était trop saoul pour se rendre compte de ce qui se passait. L'homme glissait alors sur la porte fermée qu'il ne pouvait pas ouvrir de l'extérieur, et s'endormait jusqu'au lendemain où il tambourinait à la porte. Puis, il frappait sa femme avant qu'elle aille au travail.

La musique jazzy du Brooklyn Inn, étouffée, s'entendait depuis déjà quelques mètres. Je poussai la porte en bois à vitrine avec beaucoup d'appréhension. Dieu seul sait à quel point je craignais d'avoir perdu mon job pour cette semaine sabbatique... Peut-être que je me faisais vainement un sang d'encre. Le patron m'aurait certainement appelé si j'avais été renvoyé... ou pas.

J'enfouis ma tête dans le col de mon caban, saluai quelques collègues. C'était bon signe si aucun ne me toisait.

— Belle journée, hein ? me dit Kathy, une brune arrivée en même temps que moi, qui étudiait la danse classique à la New York Academy.

Je hochai le menton avec un sourire, me tournai pour observer les éclaircies qui transparaissaient à travers les façades vi-

trées du bar et éclairaient le parquet usé par les nombreux allers-retours des clients.

Le comptoir, couvert par une fontaine de verres, qui se voulait élégante, était encore vide, si ce n'était les alcooliques habituels certainement arrivés depuis l'ouverture du bar.

— Bonjour Jeb. Bobby.

Ils n'étaient pas nos meilleurs clients, malgré le nombre impressionnant de bière qu'ils pouvaient boire toutes les demi-heures. Les étudiants arrivaient les uns après les autres à partir de sept heures du soir jusqu'à l'aube où ils retournaient, tels des zombies, en classe, les devoirs non faits, évidemment.

Ce ne fut qu'après quelques minutes que je réalisai qu'un regard menaçant, foudroyant, me fusillait – celui de Samuel Howe, le gérant du bar. Il était derrière le comptoir, lustrant des verres à shot à ajouter sur la fontaine – ou à côté. Coupable, je marchai d'un pas lent jusqu'à un tabouret et m'y assis sans plus relever la tête. Mais le silence était trop pesant et beaucoup trop long.

— Écoute Sam, quoi que tu aies à me reprocher...

— Tu nous as mis dans le jus, William.

Bien que je ne fusse pas entièrement d'accord avec ce qu'il racontait, je m'excusai mille fois et finis par le convaincre de me laisser le job en lui racontant le sale épisode par lequel j'étais passé. Je me forçai à ne pas rire lorsque ses yeux commencèrent à briller.

— Je vais prendre mon service tout de suite, dis-je pour abrégé.

— Ça ne te dérange pas de travailler jusqu'à la fin du service ? Hugues n'est toujours pas revenu.

J'acceptai sans broncher. Aussitôt, je me retrouvai dans le couloir où la lumière vacillait comme dans les films d'épouvante, puis dans les vestiaires aux murs peints de gris, après avoir couru. Tant pis pour Adam. Ce n'était pas un verre que j'esquivais qui le ferait me détester. De toute façon, je comptais bien lui expliquer que je ne voulais pas risquer de perdre le seul moyen de payer mon appartement. Je retombai sur un banc, ce-

lui face à mon casier d'acier rouge, et m'appuyai contre le mur, vacant. Je m'étais toujours dit que la couleur n'allait pas du tout avec le reste de la pièce – les bancs étaient restés dans leur couleur initiale : marron, les murs et le sol étaient gris clair. Enfin, à moins d'être daltonien, on ne pouvait se laisser tenter par cette association de couleurs dans un cadre aussi neutre, pour ne pas dire morose. Je délassai mes chaussures, enfilai ma tenue – un simple t-shirt blanc où un logo désignant le nom du bar reposait sur le côté gauche, et un pantalon noir-uni. Je rangeai mes affaires dans mon casier, m'enfonçai dans mes chaussures de sécurité gigantesques, et courus derrière mon comptoir.

Adam était installé sur un tabouret, entouré par deux pim-bêches vraiment pas à mon goût – l'une, châtain clair, avait le teint légèrement tanné, les yeux, les joues, l'arête du nez et la bouche aussi fardés, lourds et colorés qu'un tableau de Picasso ; ce qui gommait son charme, en admettant qu'elle en eût un ; l'autre, aux cheveux d'un brun d'ébène, n'était pas belle du tout, malgré son décolleté très profond. Elles avaient l'air de trafiquantes d'organes d'Europe de l'Est.

— C'est pas trop tôt ! Je t'attends depuis près d'une heure.

— Et si tu t'arrêtais dès maintenant de mentir ? Je viens tout juste d'aller me changer. Mesdemoiselles, les saluai-je.

Je souris à celle qui me lorgnait et me laissait suggérer de nombreuses choses.

— Où sont passées tes cernes et ton air de chien battu ? s'enquit Adam. Tu m'inquiètes.

— J'ai eu tout le temps de me reposer.

Le son fracassant d'un grognement de Wallerand, dans les tréfonds de mon esprit, m'informa de sa très mauvaise humeur – pour ne pas changer. Certainement parce que je l'avais snobé pendant des jours entiers et que je ne me sentais plus oppressé par sa faute. J'espère au moins qu'il ne s'attendait pas à ce que je pense à lui et tente de le faire revenir par tous les moyens. J'étais encore très loin du sadisme.

— Voici Artémis et Eleanor, dit-il en me les désignant l'une après l'autre.

*Des prénoms de saintes sur des stars du porno. On aura tout vu, commenta mon double.*

*Tu n'étais pas obligé de revenir. Mais pour une fois, et étonnement, je suis d'accord avec toi.*

— Tu as inversé, le corrigea l'une des deux dont le prénom m'avait déjà échappé.

— Vous êtes belles toutes les deux, alors c'est difficile de pouvoir gérer ça, vous savez ? dit-il en me faisant un clin d'œil hors de leur portée.

Je ris devant sa technique de drague surannée. Je n'étais pas un expert en la matière, mais je n'étais pas non plus stupide. Toutefois les deux, étrangement flattées, éclatèrent d'un rire strident et insupportable.

— Alors comme ça, t'as failli mourir ? lui demandai-je pour l'entendre me raconter l'histoire.

Adam fronça les sourcils.

— Quand ça ?

— Quand t'es venu me chercher à la maison pour la dernière fois.

Il dut réfléchir quelques secondes de plus pour que sa mémoire lui restitue ces souvenirs.

— Ouais ! s'écria-t-il. Il est malade, ton voisin ! J'ai vraiment vu ma vie défiler. J'ai d'abord pensé que c'était un grand con à qui je pourrais exploser la tronche lorsqu'il m'a insulté. Tu vois, je l'avais pas encore vu, puisque j'étais de dos. Mais lorsque je me suis retourné... Bordel, j'ai imploré toutes les forces pour qu'elles me tirent de là. Allah, Yahvé, Zeus, Bouddha, Satan ! Même Dieu ! Il avait une grosse barbe de quarante jours qui encerclait sa bouche, des yeux clairs, fatigués et cernés, et il était genre super musclé : des gros bras, des pectoraux qui saillaient son tee-shirt, et tout et tout. (Il abusait.) Après je me rappelle plus de ce qui s'est passé. Je me suis réveillé dans mon lit avec un mal de chien dans le cou et dans les côtes. Y avait une fille à côté de moi, aussi. J'ai dû me noyer dans son fruit interdit. Tout baigne pour moi, t'inquiète.

— Ça ne m'étonne pas du tout, étrangement.

Adam rit d'un rire gras et empestant l'alcool. Je fronçai le nez.

— Ou peut-être que tu ne te rappelles de rien parce que tu étais complètement bourré, conclus-je. Tu ne veux pas faire une petite pause, non ?

Il soupira, me vaporisant de son relent.

— La cirrhose n'est vraiment pas loin. Va falloir te calmer, Adam.

— Faudrait-il déjà que j'y arrive.

— Je parie que t'as bu toute la semaine pour avoir une haleine aussi fétide. C'est vraiment affreux. Je me demande bien comment les filles peuvent se laisser prendre dans les mailles de ton filet.

— La beauté, répondit-il sans hésiter. Personne ne peut résister à ma belle gueule.

Il semblait, à première vue, que l'alcool n'avait aucun réel effet sur lui, sinon l'odeur que prenait son haleine. Son visage gardait sa couleur mate naturelle, ses cheveux décolorés restaient aussi brillants, avec les mèches dorées et brunes. Aucune teinte jaune-citron dans ses yeux vert clair ; pas de boursouffure sur son visage ovale, son menton carré ou son nez droit de statue. Tout baignait pour lui, en effet.

Adam se mit à frotter les articulations de ses bras, s'enfonça dans mon regard figé sur lui.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? me demanda-t-il, un peu inquiet.

— Rien de bien spécial. Je regardais juste si l'alcool commençait à te bouffer.

— Et alors ?

— Rien du tout.

Il souffla, comme soulagé.

— Tu n'aurais pu en vouloir qu'à toi-même de toute façon, mec, raillai-je.

— Boucle-la.

— C'est ça. Vous voulez boire quelque chose ?

— Un plateau de shots, répondit Adam. On va bien s'amuser, hein ?

- Je m'en occupe.
- Tu pourras payer ?
- Bien sûr.

Je préparai donc la commande et m'aperçus que la bouteille était vide.

Sam faisait ses comptes à une table proche du comptoir. Je le rejoignis.

— Je crois qu'il va falloir que tu ajoutes une bouteille de vodka à tes comptes... si ça t'est possible, bien sûr.

Il eut un sourire dans le vague, m'indiqua de m'asseoir.

— Tu fais du bon boulot, William.

Et cela sonnait comme un licenciement à l'amiable. Je plissai les paupières, attendis la suite impatientement.

— Mais ?

Il rit tranquillement.

— Non, il n'y a pas de « mais ». Je te félicite, tout simplement.

Ou disait-il cela seulement par compassion. J'avais tellement perdu. Cela pouvait se comprendre. Dans une moindre mesure. Je le remerciais d'un léger hochement de menton.

— Apparemment. Une cliente vient d'arriver au bar. Tu trouveras une bouteille de vodka dans le troisième placard sous le comptoir.

— Merci, Sam.

Je retournai au comptoir, interrompant une conversation un peu trop osée entre les trois avec un raclement de gorge. Je terminai donc la commande et la leur servis.

— Merci, William. T'assure. Vraiment.

— Tu devrais pas être en cours, toi ?

Il haussa les épaules.

Un clin d'œil suffit pour que la moitié des shots se soit vidée. Les filles riaient, complètement pompettes. Adam n'allait pas avoir à les forcer pour qu'elles entrent dans son lit.

Là j'aperçus la cliente que j'avais vulgairement ignorée. Je ne vis plus qu'elle pendant un court moment où je demeurai planté sur place.

Son teint neigeux mettait en valeur ses prunelles d'éther et ses lèvres pulpeuses légèrement fardées d'un rose pâle. Sa chevelure, d'un blond cendré, était nouée dans un chignon. Son pull en laine beige tombait nonchalamment sur ses épaules menues.

Je revins subitement à la raison et l'approchai, distrait par le sentiment indéchiffrable qui m'emplissait à sa vue. La fille, le regard rivé sur ses genoux, ne me vit pas arriver. Et elle tressaillit au son de ma voix.

— Madame, vous désirez ?

La jeune femme leva brusquement la tête, et, étonnée du regard avide que je lui lançais, ses lèvres s'étirèrent dans un sourire réservé. J'attendis un moment sa réponse qui ne vint pas. Elle continuait à m'observer, l'œil hagard.

— Madame ? réitérai-je en me rapprochant davantage.

Embarrassé, je me raclai la gorge.

— Excuse-moi, murmura-t-elle en sursautant. Non, je ne viens pas ici pour noyer mon chagrin, ni pour me soûler.

— Je ne vous avais pas posé cette question, mais continuez, vous m'intriguez. Quelle est la raison de votre venue ?

— Tu ne m'as jamais vu rôder dans ce bar ?

— J'avoue que j'ai l'impression de vous avoir déjà vue quelque part. Vous fréquentez les théâtres ?

La jeune femme fronça les sourcils avant de secouer la tête rapidement.

— Désolé, je suis un peu trop indiscret.

— Non, non.

— Peut-être que j'ai déjà pris une de vos commandes.

— Habituellement, c'est un brun barbu qui s'en occupe. Rosalyn. Rosalyn Yawning, se présenta-t-elle.

— Hugues, marmonnai-je, en imaginant comment il était possible qu'il ne lui ait jamais fait la cour. Oh ! Je veux dire... Non, je ne suis pas Hugues. Lui, c'est mon collègue qui prend vos commandes, d'habitude. Vous savez, ce fameux brun barbu à peu près toujours éméché. Moi c'est William Loysand. J'en conclus donc que c'est par plaisir que vous « radez dans ce bar » ?



Elle s'esclaffa. Je ne connaissais pas grand monde qui apprécierait la compagnie de vieux ivrognes.

— Tu as tendance à vite te vexer ?

Perplexe, je bredouillai un léger « non ». Tout dépendait de ce qu'elle entendait par « se vexer ».

— Parce que tu as l'air vraiment sympa et je ne voudrais pas t'offenser.

— Je vous écoute, dis-je avec regret, le sourire atténué.

Elle hésita quelques secondes durant lesquelles elle m'observa de ses grands yeux bleus où je manquai de me noyer.

— Bien. Je suis passée la semaine dernière pour un exposé, et comme je t'avais déjà vu travailler ici, alors je me suis dit que tu pourrais m'aider puisque j'avais un sujet qui pourrait t'intéresser et qui te concernait.

Je haussai un sourcil. Elle me pistait...

— Vous voulez dire, qui parle des noirs ? vulgarisai-je.

Pourtant, on pouvait en trouver partout, des noirs. Il suffisait de regarder un peu autour de soi. Un vieil homme, la soixantaine d'année, était assis seul à une table ; je n'étais pas le seul survivant, même si je travaillais avec un nombre considérable de blancs. Pourquoi moi ?

— De la question de votre liberté, précisément. On entend de plus en plus fréquemment que tout s'est réglé, qu'il n'y a plus à s'en faire pour vous. Mais c'est faux. L'actualité d'une association anti-racisme de l'université parle d'un jeune expulsé des cours parce qu'il a protesté pour sa note.

J'ignorais que mon histoire avait eu autant d'échos.

— C'est pour ça que vous venez me voir moi en particulier ? Parce que je suis... la victime de cette histoire d'expulsion ?

— Oui, j'ai vu ta photo. J'ai pensé que ça te plairait d'être le sujet de mon exposé.

L'idée de créer des conflits ne me plaisait pas vraiment. Et je ne lui cachai pas.

— Vous savez, ce n'est pas une aiguille dans une botte de foin qui changera les choses.